

Jean MALAVOY

1903-1945



Jean MALAVOY

1903-1945



1903 - 1945

Dès son entrée à l'X en 1921, Jean Malavoy vise la carrière " Mines ", mais pas en France, en Afrique où il se sent attiré. Six mois avant sa sortie, il passe la visite médicale pour pouvoir demander les " Mines coloniales ". Refusé pour tout poste aux colonies en raison de sa vue, il déclare qu'il ira quand même en Afrique, et comme mineur. Grâce à sa volonté de réussir et à sa puissance de travail, il remonte une dizaine de places et sort second, obtenant les " Mines métropolitaines ".

Après son année de service militaire comme sous-lieutenant d'artillerie à Fontainebleau puis dans un régiment, Jean Malavoy entre à l'École, où il se passionne immédiatement pour la géologie et la pétrographie. Il conquiert vite l'amitié et l'estime de ses camarades, qui apprécient à son prix ce caractère très droit et très ouvert, la vivacité de son intelligence, la facilité de son esprit original et distingué. Son cœur était chrétien et pur.

Moins d'un an après sa sortie de l'École, prenant la place d'un " Colonial ", il débarque en mars 1927 à Dakar, réalisant ainsi son vœu le plus cher.

Entraîné par sa passion de recherches minières, Jean Malavoy, qui aurait pu poursuivre une brillante carrière dans la Métropole, se consacre au développement de l'industrie minière de l'Afrique occidentale. Il est, sinon le créateur, du moins l'animateur incomparable du Service des mines et du Service géologique de l'A.O.F. qui végétaient : il leur donne la puissante impulsion dont on récolte aujourd'hui les fruits. Pendant huit ans, il sillonne en tous sens l'immense Afrique occidentale. Avec une activité débordante et une énergie inlassable, en dehors du Sénégal, son pays d'attache, il parcourt cinq fois la Côte d'Ivoire, cinq fois le Soudan, trois fois la Guinée, deux fois la Mauritanie, certaines de ces tournées durant cinq mois ; il visite la Gold Coast, La Haute Volta, le Niger, le Dahomey, la Casamance, la Gambie anglaise et la Guinée portugaise. Il ne ménage ni son temps ni sa peine, couchant n'importe où, payant sans compter de sa personne (il se casse deux fois le bras gauche), dans des tournées épuisantes qui remplissent d'admiration et de crainte les vieux blédards. Mais on ne mène pas impunément une vie aussi exténuante, et Malavoy doit rentrer en France en juillet 1935 pour rétablir sa santé ébranlée.

En 1936, il est chargé du sous-arrondissement minéralogique de Marseille-Nord, puis de Valenciennes. Là, il gagne la confiance des exploitants par son attitude loyale et impartiale dans les conflits qui aboutissent en novembre 1938 à la grève générale dans les mines. Lors de leur réquisition civile, il contribue efficacement à apaiser les esprits, ce qui lui vaut la croix de la Légion d'honneur; mais il aurait préféré recevoir cette récompense pour ses services coloniaux.

La guerre avait éclaté depuis huit mois lorsque, après des démarches répétées, il peut se faire mobiliser au régiment d'artillerie coloniale, où il est capitaine de réserve. Adjoint au commandant de son groupe, il prend part aux combats de retardement qui l'amènent du Nord jusqu'en Périgord, et, suivant son habitude, se fait remarquer par sa grande bravoure.

Démobilisé, il reprend son poste à Valenciennes, puis promu ingénieur en chef, il est, en novembre 1941, chargé de l'arrondissement minéralogique de Rouen. Mais sa

magnifique nature ne peut supporter l'occupation allemande. Il aspire de toute son âme à la délivrance de la patrie et à la victoire finale, dont il n'a jamais douté. Il se jette corps et âme dans la Résistance en s'affiliant au réseau Johnny. Là il rend les plus grands services, se procurant notamment les renseignements les plus précis sur une base de sous-marins voisine du Havre.

En mars 1942, il est arrêté par la Gestapo. Après Fresnes et Romainville, il est déporté au camp de Mauthausen, où il est astreint à un travail forcené. Il continue à servir sa patrie par tous les moyens, et réussit à entretenir des contacts avec les services de renseignements extérieurs au camp de concentration. Il étonne ses camarades par sa volonté de vivre et les mesures qu'il s'impose pour maintenir la souplesse de son corps malgré la sous-alimentation. Puisant dans sa foi chrétienne une espérance invincible, il récitait à haute voix des prières qu'écoulaient avec respect même les incroyants. En décembre 1944, il est envoyé au camp de représailles de Gusen, où il est fusillé le 13 février 1945.

Le souvenir de Jean Malavoy est vénéré par tous les ingénieurs, géologues et prospecteurs qui, sur ses traces parcourent les immenses étendues des diverses régions de l'A.O.F. pour leur ravir les secrets des richesses minérales qu'elles contiennent.

Jean Malavoy a été cité à l'ordre de la Nation le 14 février 1947 en ces termes :

" Créateur en Afrique Occidentale Française du Service des mines et du Service géologique. Pendant l'occupation a mis toute son intelligence, son énergie et son inlassable dévouement au service de la Résistance. Appelé au réseau Johnny, a recueilli de précieux renseignements, notamment sur une base de sous-marins voisine du Havre. Arrêté par la Gestapo le 3 mars 1942 et déporté au camp de Mauthausen, a continué à servir sa patrie par tous les moyens et réussi à entretenir des contacts permanents avec les services de renseignements extérieurs au camp de concentration. A fait par sa conduite l'admiration de ses compagnons. Transféré au camp de représailles de Gusen, il fut astreint aux travaux les plus pénibles et y fut exécuté le 13 Février 1945 ".

Extrait de " INGENIEURS au COMBAT "

par René ALQUIER
Elie DOURY

IN MEMORIAM

Jean MALAVOY (1903-1945)

INGÉNIEUR EN CHEF DES MINES

MORT POUR LA FRANCE

PAR P. NIEWENGLOWSKI.

INSPECTEUR GÉNÉRAL DES MINES

Le Corps des Mines avait déjà payé un lourd tribut à la libération de la France lorsqu'il apprit que Jean Malavoy ne reviendrait pas du camp de concentration où il avait été déporté. La consternation fut grande, et la déception d'autant plus cruelle que des renseignements inexacts avaient représenté notre pauvre camarade comme vivant, et même bien portant, au moment de la délivrance du camp par les Armées alliées. On espérait que le retard de son retour était dû à des difficultés de transport. La découverte de la date de son décès — 13 février 1945 — dans les registres du camp de Mauthausen mit brutalement fin à cet espoir.

Né à Rochefort le 7 novembre 1903, le fils de l'amiral Malavoy se passionnait pour les récits de voyages maritimes. La vision du large hantait ses rêves d'enfant; et toute sa vie il a conservé, avec le goût du risque et de la découverte, la nostalgie des vastes espaces.

Il fit ses études dans de multiples lycées, suivant les résidences et les embarquements de son père, à Rochefort, à Toulon, à Ajaccio, à Paris, de nouveau à Rochefort, puis à Paris où il fit ses mathématiques spéciales à Henri-IV, sans souffrir de tous ces changements qui auraient désorienté un élève ordinaire. Partout il fut très bien noté, sauf dans un seul lycée où le proviseur affirma à la famille que ce futur major de sortie de Polytechnique n'arriverait jamais à rien. A quatorze ans et demi, il passe le baccalauréat avec dispense d'âge. A seize ans et demi, il est admissible avec le n° 1 à l'École Navale, où l'attirent ses goûts, mais dont sa myopie lui interdit l'entrée. A dix-sept ans et demi, il est reçu à la fois à l'École normale supérieure et à Polytechnique. Il opta pour cette dernière école où il entra le plus jeune de sa promotion. Il y eut comme voisin de salle Honoré Estienne d'Orves, qui fut un des premiers chefs et des premiers martyrs de la Résistance.

Dans la grande salle d'étude de la rue Lhomond, il

montra sa ténacité et sa force de caractère, ainsi qu'une rare puissance d'abstraction, en travaillant, seul bottier, au milieu de camarades qui se détendaient bruyamment de la contrainte des amphis, étudiaient le calcul des probabilités dans les combinaisons des jeux de cartes et la mécanique appliquée dans le lancement des balles de tennis. Après de brillants examens, il sortit deuxième major de sa demi-promotion, et il entra à l'École des Mines.

Là, comme à Polytechnique, il conquit très vite l'amitié et l'estime de ses camarades qui appréciaient à son prix ce caractère très droit, très ouvert, très franc, brutal même dans ses réactions, quand quelque chose ne correspondait pas à ses vues, mais aussi très dévoué et toujours prêt à rendre service. Tous admiraient son intelligence extrêmement vive, et la facilité brillante de son esprit original et distingué. Son cœur était chrétien et pur, jamais rien de trouble ne souillait ses conversations.

A l'École des Mines il se passionne pour la géologie. Il avait l'âme d'un savant, il en possédait la joie de connaître. La science était placée très haut dans sa pensée comme un sanctuaire réservé, et il appréciait peu les efforts faits par les géo-poètes pour la rendre accessible aux profanes. Se rappelant le texte de la messe de la Fête-Dieu, il disait à un de ses amis qu'il était allé voir au séminaire d'Issy : « Les profondeurs de la science, c'est comme l'Eucharistie : *non mittendus canibus* ».

Il sortit de l'École des Mines avec le n° 1, et il aurait dû normalement prendre un poste dans la métropole. Mais sentant que sa forte personnalité aurait peine à se contenir dans le cadre rigide de l'Administration métropolitaine, et qu'elle pourrait s'épanouir plus librement dans un service de recherches, il décida de suivre une carrière coloniale. Il se fit nommer à Dakar, où il débarqua le 16 mars 1927.

A son arrivée, il trouva un Service des Mines squelettique, à l'état d'abandon, sans chef depuis quatre ans,

sans archives, groupé avec le Service météorologique dans quelques pièces insuffisantes et inconfortables. Cinq géologues engagés par contrat (deux en Côte-d'Ivoire, un au Sénégal, deux au Soudan), dépendant uniquement des lieutenants-gouverneurs qui les employaient souvent à des tâches sans rapport avec leur profession, travaillaient sans plan d'ensemble, sans moyens, sans contrôle. Cette situation, bien propre à dérouter un jeune ingénieur débutant dans le service, ne diminua en rien l'enthousiasme de Jean Malavoy. Il comprit que le premier effort devait tendre à la reconnaissance systématique du pays, suivant un programme général, pour l'exécution méthodique de la carte géologique et il fit adopter le principe de l'affectation de tous les géologues contractuels au Gouvernement général, qui les envoie faire des missions dans les diverses colonies du groupe, pour revenir à la saison des pluies étudier leurs échantillons, rédiger leurs rapports, tracer leurs cartes et se remettre de leurs fatigues.

Le difficile était d'obtenir les crédits nécessaires, de vaincre l'indifférence et l'incompréhension des autorités locales ou des pouvoirs publics, qui ne soupçonnaient pas l'utilité qu'il pouvait y avoir à récolter des cailloux ou à identifier un terrain. Mais sa foi ardente dans l'œuvre entreprise lui valait, auprès de l'Administration avec qui il était en bataille fréquente, la sympathie, l'estime et le respect. Très vite, il s'était imposé par la fermeté de son caractère, par son activité, par sa connaissance approfondie des vastes territoires de l'A. O. F. A force de ténacité, il triompha de tous les obstacles. A la suite d'une mission de M. l'ingénieur en chef des Mines Blondel, qui avait apporté une aide puissante et efficace, le Service géologique est officiellement créé (23 juillet 1930). Du personnel est recruté. Une dizaine de jeunes géologues sont engagés, provenant surtout de l'École de Strasbourg. A Dakar, les bureaux et les laboratoires s'agrandissent et s'installent, et l'on voit se créer une bibliothèque, un centre de documentation, un laboratoire de minéralogie, des collections, tandis que le laboratoire de chimie se développe. Parallèlement, le Service des Mines s'organise, la réglementation minière s'améliore, le contrôle des exploitants se précise, une politique minière se dessine, des conventions sont passées avec des groupes privés, et l'une d'elles est à l'origine des exploitations diamantifères de la Guinée.

Sans se cantonner dans un travail de bureau pour lequel il avait peu de goût, Jean Malavoy, payant sans compter de sa personne, passait la moitié de son temps sur le terrain. Quatre semaines après son arrivée, il était déjà parti pour une tournée de cinq mois prendre contact avec le pays, les gens et les choses. Il revient passer un mois au chef-lieu, repart pour une tournée de cinq mois, et c'est le début de nombreuses et longues randonnées dans la brousse qui, pendant

huit ans, lui font sillonner en tous sens l'immense Afrique occidentale. Avec une activité débordante et une énergie inlassable, il parcourt cinq fois la Côte-d'Ivoire, cinq fois le Soudan, trois fois la Guinée, deux fois la Mauritanie; il visite la Gold Coast, la Haute-Volta, le Niger, le Dahomey, la Casamance, la Gambie anglaise et la Guinée portugaise. D'un congé qu'il passe en France, il rentre en A. O. F., en mars 1934, par voie saharienne. Il partait en tournée harnaché de marteaux, de baromètres et de boussoles, escorté de quelques méharistes, allant en camionnette ou à pied jusque dans les régions plus ou moins soumises, dans des tournées épuisantes qui remplissaient d'admiration et de crainte les vieux blédards. La préparation de ses voyages était un chef-d'œuvre de prévoyance et de précision. Il ne ménageait ni son temps, ni sa peine, couchant n'importe où, se nourrissant de conserves qu'il ingérait sans préparation dans un ordre absolument quelconque. L'essentiel était de procéder aux opérations qu'il avait résolu de faire. Toute vision d'ensemble et même de détail était difficile dans des régions plates ou dans les forêts de l'Afrique tropicale. Il se renseigne auprès des puisatiers indigènes et vérifie leurs indications.

Souvent il lui est arrivé de descendre dans des puits de 80 mètres de profondeur et de 80 centimètres à 1 mètre de diamètre, qui sont démunis de treuil et où l'on est forcé de caler le dos et les pieds sur les parois en s'aidant d'une corde quand il y en a une. Parfois il est reçu chez les tribus indigènes où son sang-froid et son adresse lui valent un grand prestige. Par une nuit de clair de lune, il affronte seul une hyène qui rôdait autour du camp et l'abat d'une balle de revolver entre les deux yeux. Il visite les géologues à qui il a donné rendez-vous en des points d'une piste; il leur avait donné mission d'établir une carte au 1/500.000 (la minute au 1.200.000) avec un quadrillage d'itinéraires de 20 kilomètres de côté, ou 50 kilomètres dans les régions désertiques ou peu peuplées, en faisant une prospection sommaire des affleurements ou des alluvions; il contrôle leur travail, leur donne l'esprit d'équipe, excite leur courage et les anime de sa flamme. Il secoue l'inertie des autorités locales, et quelquefois le soir, en rentrant dans sa tente, il a pleuré de leur incompréhension ou de leur mauvaise volonté. Rien ne l'arrête, rien ne le décourage. Il se casse le bras gauche dans un accident d'automobile en Guinée portugaise et repart aussitôt guéri. Il le casse à nouveau dans une chute de montagne en Mauritanie et abandonne désespéré l'expédition commencée.

A Dakar, il fréquente le groupe polytechnicien dont il est à la fois l'enfant terrible et l'enfant gâté. S'imposant une discipline sévère, il part se coucher à heure fixe, quelles que soient les circonstances où il se trouve. Esprit trépidant, il ne dédaigne ni le paradoxe dans les discussions, ni une certaine fantaisie dans le compor-

tement : une anecdote est restée célèbre où, pris pour un Libanais à cause de son accoutrement et non reçu par le Commandant du Cerle, il déploie sa tente sur la place du marché d'une grosse escale du Sénégal. Caractère fier et désintéressé, entier dans ses convictions, il méprisait les médiocrités et les compromissions; âme sensible, il parlait très souvent de sa famille avec beaucoup d'affection et de respect.

De ses tournées il rapportait une riche documentation et la versait aux archives de son bureau qui restaient ouvertes à qui voulait y fouiller; mais soucieux de ne rien dire d'incertain ou de prématuré, il se refusa pendant plusieurs années à la publication de travaux d'ensemble; ce qui découragea certains chercheurs. Parfois les premiers contacts étaient rudes avec les géologues isolés qui travaillaient et firent d'heureuses découvertes en dehors de son obédience; mais il reconnaissait franchement le mérite et tout finissait par s'arranger. A partir de 1932, il publia régulièrement les rapports annuels du Service géologique et du Service des Mines, où étaient exposés les travaux exécutés et les résultats acquis. Il participa au *Lexicon de Stratigraphie pour l'Afrique* dont la publication avait été décidée au Congrès géologique de Pretoria, et il exposa dans diverses notes à l'Académie des Sciences et à la Société de Géologie quelques-unes de ses découvertes et de ses idées, touchant notamment la géologie de l'Adrar mauritanien, la boucle du Niger, le Voltaïen et l'Atacora (Gold Coast, Togo et Dahomey), la découverte d'un nautilite dans la région de Fresco (Côte d'Ivoire), l'inexistence de dépôts quaternaires marins dans la région de Tombouctou, les formations géologiques de la Guinée portugaise (en collaboration avec Jaquet); il avait exposé en 1934, au congrès international de Varsovie, quelques particularités du littoral et des lagunes de la Côte d'Ivoire. L'orientation qu'il avait su donner aux travaux des géologues et des prospecteurs du service aboutit de son temps ou ultérieurement, à la publication de cartes géologiques au 1/500.000 en Guinée, au Soudan, au Dahomey, qui couvraient près du quart du pays, et provoqua la découverte de divers gisements miniers. Il prit part à de nombreuses recherches d'eau au Sénégal et en Côte d'Ivoire, et le sondage d'Abidjan permet de trouver l'eau qui alimente cette capitale. Il contribua à des prospections d'or et de diamant, et ses efforts tendirent à améliorer les méthodes d'orpaillage indigène. Mais il n'est pas toujours facile de faire comprendre à des gens qui ne sont ni mineurs ni géologues que ce n'est pas parce qu'un pays est neuf ou réputé tel qu'il doit offrir après quelques années de recherches superficielles des nappes de pétrole et de l'or à souhait.

En juillet 1935, il partit en congé dans la métropole pour refaire sa santé ébranlée par une vie exténuante. Froissé et mécontent d'ingérences dans ce qu'il considérait comme son domaine, il protesta avec éclat, et

ne retourna plus dans ce pays qui était, suivant son expression « si passionnant par certains côtés, si décevant par d'autres ».

Sa tâche était inachevée, et il avait surtout connu la période ingrate des débuts au milieu de l'indifférence et de quelques hostilités, mais il avait créé de toutes pièces un Service des Mines et un Service géologique qui sont encore les modèles dont s'inspirent les autres colonies françaises en pays noir, et qui, dix ans après son départ, conservaient encore l'impulsion qu'il leur avait donnée : il avait par son exemple suscité des vocations minières et géologiques qui ont continué sa grande œuvre.

Le 27 juillet 1936, il fut chargé du sous-arrondissement minéralogique de Marseille-Nord, où il resta jusqu'au 1^{er} juin 1937. Mais il regrettait le Sénégal, la Mauritanie et la Côte d'Ivoire, les voyages d'aventure et de découverte, et il proclamait avec amertume qu'il avait quitté l'A. O. F. avant d'avoir réalisé ce qu'il avait conçu.

Dans la métropole il conserva cette forte empreinte coloniale qui apparaissait dans ses manières, dans ses conceptions, dans tous ses actes. Avec son caractère si indépendant il éprouvait une sorte de malaise en se voyant subitement enfermé dans des activités trop limitées, ensermé dans une réglementation rigide qui le surprenait. Les papiers étaient pour lui dénués d'attraits; et bien souvent devant une table chargée de dossiers sa pensée s'évadait vers les pistes ensoleillées de l'Afrique occidentale. Aussi était-il enclin à dépenser son énergie dans tout ce qui lui rappelait la brousse, dans tout ce qui lui permettait d'évoluer en pleine nature, dans les courses à travers les hautes montagnes dont il aimait les horizons immenses. Les petites mines du Briançonnais l'intéressaient plus que les concessions des Basses-Alpes et la recherche ou la découverte de sables aurifères dans les alluvions de la Durance l'aurait certainement plus passionné que la mise au point d'une méthode d'exploitation dans une mine importante. Il se plaisait à visiter les sources minérales, les gisements de petits métaux, les sondages, les travaux de recherches. Le service dans l'arrondissement de Marseille le déçut d'autant plus que l'année 1936-1937 fut une époque de fortes convulsions sociales, où toute l'activité des ingénieurs demeura subordonnée à l'étude des conventions collectives, au réajustement des salaires, à de nombreux arbitrages entre patrons et ouvriers, toutes choses dont il n'avait pu soupçonner la nécessité sur les bords du Niger ou sur les pistes du Sénégal. Mais il mit à la résolution de ces problèmes sociaux toute son intelligence et tout son cœur.

Affecté le 1^{er} juin 1937 au sous-arrondissement minéralogique de Valenciennes, il eut à diriger un service essentiellement minier. En dehors du contrôle technique des grands charbonnages, son esprit fut accaparé par l'étude des revendications sociales qui, depuis 1936, se

faisaient de plus en plus pressantes. Il tint à maintenir un contact étroit avec les organisations ouvrières. Avidé de connaissance et de nouveauté, il n'hésitait pas à assister ostensiblement aux réunions du parti communiste si fréquentes dans le bassin d'Anzin. En même temps il gagnait la confiance des exploitants par son attitude loyale et impartiale dans les conflits qui aboutirent, en novembre 1938, à la grève générale dans les mines et la métallurgie. Par sa ferme attitude, lors de la réquisition civile des mines, il contribua efficacement à apaiser les esprits. Son action lui valut, avec les félicitations du Ministre, la Croix de la Légion d'honneur. Mais il aurait préféré recevoir cette récompense pour ses services coloniaux, car, écrivait-il à son chef « en France, nous sommes trop encadrés pour faire des bêtises ou des exploits excessifs ».

La guerre avait éclaté depuis déjà huit mois lorsque, après des démarches répétées, il put se faire mobiliser au régiment d'artillerie coloniale où il était capitaine de réserve. Adjoint au commandant de son groupe, il prit part aux combats de retardement qui l'amènèrent du Nord de Paris jusqu'en Périgord et, suivant son habitude, il se fit remarquer par son zèle et sa grande bravoure. Démobilisé, il reprit son poste à Valenciennes; puis, promu ingénieur en chef, il fut chargé, le 15 novembre 1941, de l'arrondissement minéralogique de Rouen. Le service bridé par l'occupant n'avait plus à cette époque qu'un intérêt restreint.

Jean Malavoy souffrait profondément de voir la France aux mains d'un ennemi dont la domination se faisait sentir d'une façon chaque jour plus pénible. Il aspirait de toute son âme à la délivrance de la patrie et à la victoire finale dont il n'a jamais douté. Il se jeta corps et âme dans la Résistance, où l'avaient précédé sa tante et son cousin, et il s'affilia au réseau Johnny. Il savait qu'il risquait chaque jour d'être arrêté, torturé, déporté ou fusillé; mais, animé du plus pur patriotisme, il était de ceux qui n'ont jamais capitulé. Il réussit à se procurer les renseignements les plus précis sur une base de sous-marins voisine du Havre, sur l'emplacement des ateliers, sur l'importance des réparations; il put surveiller le chargement des wagons, le trafic des trains. Des amis dévoués transmettaient par radio les informations qu'il recueillait. Le 2 mars 1942, la Gestapo l'arrêta, comme elle avait déjà arrêté sa tante et son cousin.

Quelques jours après son arrestation, on le retrouva à la prison de Fresnes. Dans les heures douloureuses de la captivité il affermissait par d'édifiantes lectures sa force de résistance. De Fresnes il fut transféré à Romainville, d'où il put faire parvenir à sa femme une lettre clandestine écrite sur une feuille de papier à

cigarettes. Il l'informait d'un vœu qu'il venait de faire. Lorsque l'Alsace serait rendue à la France, il devait offrir une statue de la Sainte Vierge à l'église d'Ottmarsheim qu'il avait visitée avec sa fiancée peu de temps avant le mariage. Après Romainville, il fut dirigé sur Saarbrück et ensuite déporté au camp de Mauthausen, qui est situé à 27 kilomètres de Linz, sur un piton dominant le Danube. Ce camp était un vaste dépôt, d'où l'on envoyait les prisonniers travailler dans les chantiers des environs. Jean Malavoy fut affecté d'abord au kommando de Redel-Zypl, puis à celui d'Ebensee, où existaient des ateliers souterrains de V2. Ces ateliers comprenaient quatorze galeries ayant chacune 300 mètres de long, 12 mètres de haut et 12 mètres de large, travail colossal qui fut achevé en sept mois par des hommes astreints à un travail forcené et souffrant de la faim. Ce régime de mort lente amena plusieurs fois Jean Malavoy à l'infirmerie du camp. Là il étonnait les autres déportés par sa volonté obstinée de vivre et les mesures qu'il s'imposait pour maintenir la souplesse de son corps. Il n'hésitait pas, malgré sa sous-alimentation, à faire chaque jour à heure fixe des exercices de gymnastique suédoise, et puisant dans sa foi chrétienne une espérance invincible, il récitait à haute voix des prières qu'écoulaient avec respect même les incroyants. Il aurait pu prolonger son séjour à l'infirmerie en entretenant des plaies toujours renouvelées, comme faisaient d'autres détenus, qui voyaient là un moyen de se soustraire au travail exigé par l'ennemi; mais son caractère intransigeant se refusait à cette supercherie; et il pensait qu'il pouvait continuer à servir la France par d'autres procédés plus difficiles aussi et plus dangereux. Il fut mis en relation et travailla avec un interprète français d'origine lettonne, qui avait fait sauter un atelier de V2, et qui fut pendu en décembre 1944 au moment où il se disposait à s'échapper. Aussitôt après la mort de ce patriote, Jean Malavoy fut envoyé au camp de représailles de Gusen, d'où l'on revenait rarement vivant.

C'est une grande perte pour le Corps des Mines que celle de cet ingénieur en chef hors de pair, qui avait marqué profondément sa trace dans le champ si vaste de l'Afrique occidentale française, et qui aspirait à y retourner pour compléter une œuvre déjà magnifique. C'est une grande perte pour le pays qui a besoin pour se relever d'hommes de son énergie et de sa valeur intellectuelle et morale. Jamais nous ne serons assez reconnaissants à ces Français héroïques qui, comme Jean Malavoy, à une époque où certains s'accommodaient de la domination allemande, ont résisté, et fait le sacrifice de leur vie, pour que d'autres vivent et soient libres.



Citation à l'ordre de la Nation

Le Président du Conseil des Ministres cite à l'ordre de la Nation :
 M. MALAVOY Jean, Ingénieur en Chef des Mines, Chef de l'Arrondissement minéralogique de Rouen, pour les motifs suivants :

Créateur en Afrique occidentale française du service des mines et du service géologique. Pendant l'occupation a mis toute son intelligence, son énergie et son inlassable dévouement au service de la Résistance. Affilié au réseau Johnny, a recueilli de précieux renseignements, notamment sur une base de sous-marins voisine du Havre. Arrêté par la Gestapo le 3 mars 1942 et déporté au camp de Mauthausen, a continué à servir sa patrie par tous les moyens et réussi à entretenir des contacts permanents avec les services de renseignements extérieurs au camp de concentration. A fait par sa conduite l'admiration de ses compagnons. Transféré au camp de représailles de Gusen, il fut astreint aux travaux les plus pénibles et y fut exécuté le 13 février 1945.

Fait à Paris, le 14 février 1947.

Paul RAMADIER.

Par le Président du Conseil des Ministres :

Le Ministre de la Production industrielle,

Robert LACOSTE.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

GRANDE CHANCELLERIE
DE L'ORDRE DE LA LIBÉRATION

MÉDAILLE
DE LA RÉSISTANCE FRANÇAISE

LE 3 Décembre 1953
5, RUE FRANCOIS-1^{er} - PARIS (VIII^e)
TÉL.: ÉLYSÉES 51-34

Le Secrétaire
de la
Commission de la Médaille
de la Résistance Française

À Madame MALAVOY Elisabeth
ROULLET

Madame

J'ai l'honneur de vous faire parvenir, ci-joint, le
diplôme du décret conférant la Médaille de la Résistance Française,
à titre posthume, à Monsieur MALAVOY Jean

Je vous serais reconnaissant de bien vouloir en accuser
réception, en franchise postale, à l'adresse ci-dessus.

Croyez, Madame à mes sentiments distingués.



CITATION A L'ORDRE DE LA NATION

Le Président du Conseil des Ministres cite à l'ordre de la Nation :

M. MALAVOY (Jean) ingénieur en Chef des mines, chef de l'Arrondissement minéralogique de ROUEN pour les motifs suivants : créateur en Afrique occidentale française du service des mines et du service géologique. Pendant l'occupation a mis toute son intelligence, son énergie et son inlassable dévouement au service de la Résistance. Affilié au réseau JOHNNY, a recueilli de précieux renseignements, notamment sur une base de sous-marins voisins du Havre. Arrêté par la Gestapo le 3 Mars 1942 et déporté au camp de Mathausen a continué à servir sa patrie par tous les moyens et réussi à entretenir des contacts permanents avec les services de renseignements extérieurs au camp de concentration. A fait, par sa conduite, l'admiration de ses compagnons. Transféré au camp de représailles de Gusen, il fut astreint aux travaux les plus pénibles et y fut exécuté le 13 Février 1945.

Fait à PARIS, le 14 Février 1947

PAUL RAUADIER

Par le Président du Conseil des Ministres :

Le Ministre de la production industrielle,

Robert LACOSTE.

C'est la mémoire d'un jeune colonial déporté et mort pour la France en 1945 que je voudrais évoquer devant vous ; et si je prends la liberté de vous parler de mon camarade et ami, Jean Malavoy, ingénieur en chef des Mines, ancien chef du Service des Mines et du Service géologique de l'Afrique Occidentale, c'est que je pense être, en dehors de ses collaborateurs immédiats, l'un de ceux qui ont pu le mieux connaître et apprécier l'oeuvre coloniale de premier plan qu'il a réalisée, mais dont le mérite risque d'être rapidement oublié si les témoins n'en viennent pas fixer le souvenir.

Fils de l'amiral Malavoy, le futur ingénieur des Mines était entré à l'Ecole polytechnique en 1921, à dix-huit ans ; ses études à peine terminées, il avait été nommé chef du Service des Mines à Dakar qu'il avait rejoint fin 1927.

Un enthousiasme peu commun était nécessaire au jeune mineur pour ne pas être découragé par ce qu'étaient - ou plutôt ce que n'étaient pas - le Service des Mines et le Service géologique de l'A.O.F. à cette époque. Après les travaux si méritoires de Henry Hubert - qui fut membre de notre Compagnie -, les recherches géologiques en A.O.F. étaient retombées à zéro. Le Service des Mines vivait à Dakar en symbiose, si j'ose dire, avec le Service météorologique ; il faut avoir visité ces deux services, pauvrement logés dans quelques pièces poussiéreuses et encombrées d'un vieux bâtiment du sommet de l'avenue Roume, pour imaginer l'effet que pouvait produire cette vision d'abandon sur un esprit jeune et enthousiaste. La légende ne veut-elle pas qu'après le départ de Henry Hubert on ait empierré les rues de Dakar avec les échantillons de roches si patiemment et si péniblement recueillis sur tout le territoire de la Fédération par cet infatigable chercheur. Peut-être la légende exagère-t-elle ? Du moins exprime-t-elle bien l'ambiance vraiment peu favorable et peu encourageante dans laquelle Jean Malavoy s'est trouvé plongé à ses débuts.

Il possédait heureusement comme armes toute sa jeunesse et toute sa flamme intérieure. Comprenant l'immensité du labeur à entreprendre et l'impossibilité de le mener à bien sans une organisation convenable, il partit très vite en bataille - bataille courtoise et habile, mais ferme - contre l'administration qui s'intéressait fort peu à ces récoltes de cailloux. Cependant, les débuts lui furent très malaisés comme on l'imagine facilement.

Aussi, apprenant fin 1929 que, retour d'Indochine via l'Afrique, je me trouvais de passage en A.E.F., il m'appela à son secours. C'est à cette date que remonte notre première rencontre. Pendant plus d'un mois, il me fit parcourir rapidement les territoires de l'A.O.F. pour m'en montrer les principaux aspects. A Dakar, nous avons établi en commun un projet d'organisation du Service des Mines et du Service géologique de l'A.O.F. que nous eûmes la bonne fortune de faire adopter par M. Garde, après une discussion fort longue, mais très courtoise qui montrait l'intérêt éveillé chez le Gouverneur général par ces questions bien spéciales.

Fait étonnant, ce projet a été réalisé ! Dans d'autres circonstances, je dirais que la chance nous a favorisés. En fait, tout le mérite en revient à Jean Malavoy. Avec une ténacité inlassable, un allant qui attirait vers lui toutes

les bonnes volontés et forçait les barrières les plus hautes, mon jeune camarade a su, peu à peu, construire l'édifice auquel nous avons rêvé ensemble pendant notre tournée. Suivant un programme méthodique dans son principe, mais souple dans son application, les différentes régions ont été étudiées par des géologues recrutés à grand peine, des cartes ont été dressées, les indices de minéralisations ont été repérés et l'ensemble a pu être synthétisé par un digne successeur de Jean Malavoy, M. Pierre Legoux - actuellement chef du Service des Mines au Ministère des Colonies - dans une carte générale au 5.000.000e et une notice explicative particulièrement riche en suggestions. J'ai d'ailleurs eu l'occasion, dans les années passées, de vous faire part des résultats acquis.

Jean Malavoy pouvait être fier de son oeuvre ; mais bien peu savent les efforts qu'elle a exigés de lui.

Recruter des géologues et les faire travailler paraissent tout simple ; mais il faut se battre avec les administrations locales, toujours disposées à rogner les crédits, remuer l'indifférence des milieux métropolitains, maintenir dans la même direction des esprits scientifiques naturellement portés à une action indépendante, contrôler leurs travaux au cours de tournées longues et exténuantes sous ce climat peu hospitalier, obtenir les mises au point sous forme de cartes et de rapports, alors que des chercheurs scientifiques, une fois leur exploration terminée, s'attarderaient volontiers à des études spéciales, intéressantes sans doute, mais hors de la ligne générale de conduite nécessaire au travail collectif.

Etablir un programme d'action paraît peu compliqué ? Encore faut-il avoir déjà une notion nette des problèmes à résoudre et, pour cela, les avoir abordés réellement sur le terrain ; encore faut-il savoir tenir compte des contingences imposées par les circonstances extérieures pour adapter constamment un programme idéal que l'on ne peut pas mettre entièrement en pratique ; encore faut-il savoir faire admettre par une administration, souvent à courte vue, l'idée que ces recherches doivent être poursuivies méthodiquement pendant de longues années avant que les résultats pratiques et matériels qui les justifient puissent commencer à apparaître.

Pour réaliser une telle oeuvre, il faut évidemment une intelligence étendue et éveillée : Jean Malavoy était supérieurement intelligent ; il savait rapidement trouver le faible et le fort d'une thèse et en démonter les articulations ; il savait non moins rapidement attirer à lui, par un mélange de grande bonhomie ou de fausse brusquerie ceux-là même qui auraient pu s'opposer à son action ; il savait enfin imaginer et combiner les organisations utiles, d'autant plus délicates à bâtir, qu'elles étaient nouvelles et naissantes.

Mais, dans une telle action, si l'intelligence est nécessaire, elle est très loin d'être suffisante ; il faut, en outre, et surtout, la foi dans l'oeuvre à accomplir, la foi dans l'excellence du résultat, la foi tout court, celle qui déplace les montagnes et crée au sein du néant. Cette foi, heureusement, Jean Malavoy, la possédait ; je dirai même que c'est elle surtout qui le caractérisait ; et c'est elle qui lui a permis de surmonter avec patience et ténacité toutes les difficultés qu'il devait obligatoirement rencontrer sur sa route.

Lorsque, vers le milieu de 1935, il quitta l'A.O.F., après huit années d'un labeur extraordinaire, le mouvement était suffisamment lancé pour qu'on ne puisse plus craindre un retour au néant antérieur. C'est pourquoi, sans doute, Jean Malavoy accepta, sans trop de regrets apparents, d'abandonner l'oeuvre coloniale sans doute aussi y eut-il, derrière ce départ, quelque différend avec l'Administration supérieure qui n'aime pas trop les esprits indépendants et qui finit par

s'en lasser ; peut-être l'Administration a-t-elle, comme les démocraties, le droit d'être ingrate ? Quoi qu'il en soit, les amis de Jean Malavoy espéraient tous que ce retour au Service des Mines de la Métropole n'était que passager : la cruauté nazie en a décidé autrement.

Je connais mal l'oeuvre métropolitaine de Jean Malavoy. Je sais cependant que son dévouement à la chose publique lui valut, étant en service à Valenciennes, d'intervenir avec autorité et habileté lors des conflits sociaux de 1936 et de recevoir, à cette occasion, la croix de Chevalier de la Légion d'honneur.

Puis ce furent la guerre et l'armistice qui le retrouvent à Rouen comme ingénieur en chef, avec la famille qu'il venait de fonder ; et là, commença toute une lutte sourde, clandestine contre l'occupant, lutte sur laquelle je n'ai que peu d'informations mais qui devait, hélas ! se terminer par son arrestation en mars 1942, sa déportation en Allemagne en 1943 et sa mort dans des circonstances encore imprécises à Mathausen, en février 1945.

Il avait alors quarante et un an : toute une carrière brillante aurait pu s'ouvrir encore devant lui. Cette pensée de la perte irréparable que de tels deuils entraînent pour le pays a été exprimée, d'une manière très émouvante, par M. André Rousseaux, dans un article du " Figaro ", du 6 septembre 1945, où Jean Malavoy, sans être nommé, était facilement reconnaissable, grâce à un portrait anonyme délicat et juste qui commence l'article.

Cependant, l'oeuvre demeure, dira-t-on ? Sans doute, mais presque sans signature pourrait-on ajouter. Jean Malavoy a très peu publié : une quinzaine de notes très courtes, la plupart sur les observations géologiques relevées en Mauritanie, au cours de tournées qui étaient de véritables explorations, dignes des meilleurs annales sahariennes. Ces notes très brèves ne permettront pas au lecteur futur de soupçonner toute l'activité intelligente et efficace qui a mis en route l'exploration géologique méthodique de l'A.O.E., activité que j'ai essayé de retracer et qui est le plus beau titre de gloire de Jean Malavoy.

Je m'accuse vis-à-vis de lui d'avoir été négligent ; mon dessein était de vous demander de vouloir bien l'accueillir parmi vous ; je ne sais s'il aurait accepté, tant sa modestie était grande ; mais sa place était certainement dans notre Compagnie. Le temps a passé sans que j'aie eu l'occasion de réaliser ce projet ; et c'est un amer regret pour moi de penser qu'il est maintenant trop tard. C'est d'ailleurs une leçon que je n'oublierai pas, en ce qui concerne certains de ses successeurs.

Tout au moins ai-je voulu que le nom de Jean Malavoy figurât dans nos Annales ; et si malhabile qu'ait été mon évocation de cette belle figure coloniale française, si jeune et si ardente, laissez-moi espérer que toute mon émotion et toute mon amitié auront su ajouter ce que je n'ai pas su exprimer dans ces lignes malheureusement trop ternes.

Fernand BLONDEL

ACADEMIE des SCIENCES COLONIALES

Compte rendu de la séance du
5 Octobre 1945

Jean MALAVOY (X.1921)

Bulletin de l'Association AX de Mai 1948

LE LIVRE D'OR DE L'ÉCOLE POLYTECHNIQUE

I. — Notices sur nos morts.

JEAN MALAVOY (Promo 1921) (1903-1945).

Le 13 février 1945, mourait, déporté au camp de Mauthausen, l'Ingénieur en Chef des Mines Jean MALAVOY, de la promotion 1921. Il avait consacré sa carrière à servir, dans la belle et pleine acception de ce mot; ceux qui l'ont connu et aimé conservent le souvenir étonnant de ce jeune chef plein d'allant et de foi qui pouvait beaucoup obtenir de ses collaborateurs parce qu'il était le premier à la peine, qui avait le droit d'être exigeant parce qu'il était dur pour lui-même et qu'il savait donner, avec le sourire, l'exemple vivant d'une consécration constante à une œuvre.

Volontaire pour le service colonial, Jean MALAVOY fut désigné dès sa sortie de l'École des Mines pour l'Afrique-Occidentale française. Il devait y passer les huit premières années de sa vie professionnelle, huit ans pendant lesquels, dans l'ardeur de sa foi juvénile, il s'est dépensé sans compter, passant plus de la moitié de son temps sur le terrain en de longues et dures tournées de brousse, voulant tout voir par lui-même, ne cessant de s'imposer des efforts physiques extrêmes, marchant, escaladant, étudiant sans souci de son repos, oubliant les heures des repas et méprisant le confort de l'étape, ne vivant que pour l'œuvre à laquelle il s'était donné.

Arrivé en 1927 à Dakar, dans une administration qui ne croyait pas à l'utilité d'une reconnaissance systématique de sous-sol, il s'attacha à la création et à l'organisation du Service des Mines et du Service géologique de notre plus grande fédération d'Outre-Mer. Quand il dut la quitter en 1935, fatigué de ses longs voyages d'exploration, plus fatigué encore de l'incompréhension officielle, mal remis d'un accident d'automobile suivi à quelques mois d'un accident de montagne, il laissa derrière lui

une œuvre inachevée, mais il avait créé l'instrument qui devait permettre à ses successeurs de payer les frais de son travail; il avait su créer un esprit d'équipe, une discipline et une méthode dont la Direction des Mines de l'A. O. F. tira ensuite toujours le meilleur de son efficacité.

Rentré en France, il fut nommé sur divers postes géologiques personnelles (1). Les nécessités du service qu'il devait assurer comme ingénieur puis ingénieur en chef des Mines à Marseille, puis à Valenciennes et à Rouen ne lui en laissent pas le loisir. Mais il conserva dans ses nouvelles fonc-

propositions de lecture

qui lui

doctine

lire en ce

aujourd'hui

ne peut ravailler

ses notes



JEAN MALAVOY.

tions un regret de la vie pleine de ses jeunes années et s'attacha avec la même conscience à une activité administrative dans un cadre traditionnel, qu'aux problèmes d'exploration et d'organisation en pays neuf. En 1938, il se consacra à l'apaisement de conflits sociaux dans le bassin du Nord, où il était en service, et reçut à cette occasion la Croix de Chevalier de la Légion d'honneur.

A la guerre il se fit mobiliser, contre l'avis de ses chefs, et prit part aux derniers combats de 1940. Ensuite, sous l'occupation, il trouva dans la Résistance un emploi à son activité débordante et à son patriotisme ardent. Ses fonctions lui permettaient de se déplacer facilement. Il en profita pour recueillir et transmettre aux Alliés des renseignements précieux sur la position et l'activité d'une base de sous-marins, sur des transports militaires. Le 3 mars 1942, il fut arrêté par la Gestapo comme membre du réseau « Johnny », interné à Fresnes puis à Romainville; déporté à Mau-

(1) J. MALAVOY a publié seul ou en collaboration une vingtaine de notes scientifiques ou techniques consacrées à la géologie et aux mines de l'Afrique Occidentale.

thausen le 13 septembre 1943, il dut s'y soumettre à un travail épuisant dans les chantiers d'Ebensee, où étaient des usines souterraines de V-2; il y réussit ce tour de force de relever le plan des galeries, de découvrir une nouvelle usine de V-2 et de faire passer les renseignements pour être transmis aux Alliés. Il fut alors envoyé aux chantiers d'extermination de Gusen. La date de sa mort (13 janvier 1945) a été relevée dans les registres du camp de Mauthausen. Ses camarades de captivité ont témoigné de la force morale et de l'esprit mystique avec lesquels il a enduré ces terribles épreuves.

Ainsi disparut prématurément une des plus pures figures du Corps des Mines, modèle d'une vie droite, étrangère à toute compromission, acceptant, jusqu'à l'originalité, la rigueur de règles librement choisies. Exemple étonnant de fidélité aux principes de rectitude morale poussés à leurs dernières conséquences logiques; exemple réconfortant d'un homme qui a su, dans les circonstances les plus variées et jusqu'au dernier souffle, vivre une vie conforme à son idéal du service.

LEGOUX (1927).

Extrait d'une lettre de Mr. A. VIVIER

Ingénieur des Arts et Manufactures

82, rue de Sèvres PARIS 7e SUP 25-90

A EBEN SEE (Jean MALAVOY) il a certainement fait des choses intéressantes pour la raison suivante :

Pendant qu'il était à l'hôpital de MAUTHAUSEN je l'ai mis en contact avec un de nos camarades SALIAMONAS Français, d'origine lettone, interprète à la Compagnie Générale Transatlantique. Cette personne, du fait de sa connaissance approfondie d'un grand nombre de langues, entretenait des contacts permanents avec les services de renseignements extérieurs au camp de concentration et est intervenu en particulier pour la destruction de l'usine de WIENER NEUSTADT, une des premières où l'on fabriquait des V2 mais où J. MALAVOY n'a pas été.

Je suis certain que MALAVOY a travaillé avec SALIAMONAS à EBEN SEE où l'on fabriquait des V2.

SALIAMONAS a été pendu par les S.S au début de Décembre 1943 au moment où il allait s'évader avec trois autres camarades munis d'armes, de billets et d'or.

C'est après le décès de SALIAMONAS qu'il a été envoyé à GUSEN.

Il est donc certain qu'il a bien travaillé à EBEN SEE étant donné le travail fait par notre ami SALIAMONAS, mais je n'ai pas pu avoir de précisions plus grandes.

TRIEUX, le 15 Juin 1945

J Pesche

Mon cher camarade,

Sans nouvelles de toi pendant de longs mois après ton arrestation, j'ai su par Pierre AUDRIX que tu avais été déporté à MAUTHAUSEN et que tu avais beaucoup souffert dans les kommandos dépendant de ce camp. Moi-même arrêté après toi (en Mars 43) j'ai été aussi déporté à MAUTHAUSEN où je suis arrivé avant toi (en avril 43). J'avais le numéro 28 416. J'ai été envoyé au Kommando 40I - tunnel de Loibl Pass entre Klagenfurt et Ljubliana - c'est là que j'ai été rejoint par AUDRIX en 1944 et par lui j'ai eu de tes nouvelles. J'ai beaucoup regretté que tu n'aies pas été envoyé au Loibl-Pass, le moins pire des kommandos de MAUTHAUSEN : tu aurais été moins malheureux. Nous aurions fait un peu de géologie. Sachant que tu as beaucoup souffert je me demande dans quel état de santé tu es rentré; aussi j'attends avec impatience de tes nouvelles.

Pour ma part je vais bien. J'ai retrouvé tous les miens en bonne santé. Mes deux aînés sont du baccalauréat. Je change de situation. Je prends la mine de Bure en Moselle, propriété de la Chiers.

En attendant le plaisir d'avoir de tes nouvelles reçois je te prie, Mon cher camarade, mes plus cordiales amitiés.

Monsieur l'Inspecteur général,

L'Amiral MALAVOY me demande de vous envoyer quelques mots sur son fils Jean MALAVOY qui fut (et reste) mon meilleur ami d'adolescence. Il est possible que ce que je vous dirai vous aura été dit déjà. Je le fais cependant avec joie. La notice que vous préparez restera en effet l'une des meilleures consolations de ses parents.

Je suis arrivé au lycée de Rochefort en Octobre 1916, en seconde. J'y ai fait : seconde, Première, Math-El, Préparation à Navale. Durant ces 4 ans, Jean MALAVOY fut mon camarade de classe. Mais nous fûmes vite, l'un pour l'autre, beaucoup plus que des camarades. C'est une profonde amitié qui nous unit l'un à l'autre. Il est certainement celui qui a eu le plus d'influence sur mon évolution même lorsque mon entrée à l'Ecole Navale nous sépara. Lui-même, de famille maritime, ne passa une vocation d'officier que lui-même regrettait de ne pouvoir cultiver en raison de sa myopie. Un "troisième" était presque toujours avec nous " Dupriez " fils lui aussi de marin. Dupriez et moi eumes une vie analogue : 10 ans d'officiers de marine ... et entrée dans les ordres.... De loin ... (et de près) je suis à peu près sûr que l'influence du même Jean Malavoy n'est pas absente de ces deux évolutions parallèles.

Dupriez et Malavoy habitaient Rochefort. Ils étaient plus souvent ensemble encore. J'habitais à Tonnay-Charente à 5 km de Rochefort, ce qui réduisait un peu nos relations mais très peu. Très souvent - plusieurs fois par semaine, il venait à Tonnay-Charente, et nous passions ensemble des après-midi entières. Il vint même passer un peu de ses vacances en Dordogne à la campagne dans ma famille, et nous devinmes les deux inséparables.

Il me communiquait son goût pour les Mathématiques Supérieures.... pour les Sciences. Son esprit m'entraînait ; pendant des heures nous nous passions ensemble sur le monde de l'infiniment petit et de l'infiniment grand. Il trouvait chez lui bien souvent une bonne documentation que nous regardions ensemble.... Il avait l'âme d'un savant ; il en avait l'enthousiasme et la joie.... la joie de connaître!... Son professeur P. TERNIER à l'Ecole des Mines devait bientôt la lui rendre plus large encore.

Plus tard au Séminaire d'Issy il passait me voir encore et son enthousiasme était toujours le même ; il me racontait ses prospections au Sahara... tous ces petits cailloux qu'il y résoltait et qu'il examinait ensuite au microscope ! La phase mathématique avait peu à peu été complétée par cette phase géologique qui le prenait encore davantage Je lui disais alors : tu aimes trop la science... tu ne te marieras jamais ! ... il me regardait étonné Il était fait pour se donner et bien en fait non seulement à la science, mais aussi à une famille. Hélas il est pleuré à présent non seulement par ses parents et ses amis qui avaient le droit d'être fiers de lui, mais aussi par une femme et par des enfants

Faut-il dire enfin que surtout, à partir de son entrée à Polytechnique, il comprit l'utilité d'une culture pas trop exclusivement scientifique ... et qu'il se mit à élargir sa culture un peu dans tous les sens même dans le sens littéraire qui l'avait touché assez peu durant ses études secondaires.

Par ailleurs, pour le détail de sa vie d'Ingénieur, d'autres vous renseigneront mieux.

Pour ce qui est enfin de sa vie religieuse et morale, il me semble que les choses ont toujours été très simples pour lui. Il n'était attiré que par ce qui était en haut ... et pour lui rien n'était profane.... critiquant un jour (avec du reste beaucoup de discrétion) le désir de P.TERNIER de faire rayonner sa joie et de vulgariser peut-être un peu de haute science, il me disait (c'était vers 1931-32-33 au séminaire d'Issy) " Les profondeurs scientifiques... c'est comme l'Eucharistie.... non mittendus cambus ! " empruntant ces mots au texte de la Messe de la Fête-Dieu.

Profondément religieux, - mais sans aucun sentimentalisme - sa foi était forte et complètement exempte de respect humain. La présence élevait par elle-même.

Je n'ai pas le souvenir qu'au cours des centaines d'heures qu'adolescents l'un et l'autre nous passions ensemble... aucun sujet tant soit peu trouble de conversation soit jamais venu sur le tapis.

Heureux ceux qui l'ont connu ; heureux ceux qui comme moi ont eu le bonheur d'être de ses amis intimes. Heureux les parents d'un tel fils... Heureux aussi la femme et les enfants de cet homme. Il fut très simple et extraordinaire.

Excusez ce désordre, j'ai parlé de l'abondance du coeur.

Veillez agréer, Monsieur l'Inspecteur Général, l'assurance de mes sentiments bien respectueux.

R. de MAGONDEAUX